

Pierres et BD.

Qui pense patrimoine et bande dessinée tourne immédiatement le regard vers Jean-Claude Servais. Dès ses débuts dans les pages du magazine Tintin après un court passage dans celles de Spirou, ce Gaumais a cherché à privilégier les récits de son terroir, mettant en scène les pierres comme les gens qui l'entouraient. On pense à *La Tchalette*, qui paraît en 1982 et qui raconte des histoires de sorcellerie issues des villages de Gaume. Ou, bien plus tard, après *Tendre Violette*, aux histoires de la collection « La mémoire des arbres » et aux récits qu'il donne à la collection Aire Libre des éditions Dupuis.

Servais ne se lasse pas de dessiner ces villages hors du temps, aux maisons alignées et coiffées de toitures basses en tuiles grises. Il s'inspire de monuments de sa région, passant parfois de l'autre côté de la frontière qui, pour un Gaumais, n'est jamais qu'une ligne sur une carte invisible au beau milieu de la forêt. Ainsi, dans *Lova*, il dessine une demeure du village d'Ugny, situé près de Longwy, imaginée à l'origine par un architecte de Louisiane ; il en fera la maison de Lova. Mais il repasse du côté belge pour trouver le lieu qui servira de tanière à l'enfant-loup de son histoire, c'est Le Trou des fées, à Croix-Rouge, près de Virton. Dans *Déesse blanche*, *Déesse noire*, il situe son récit à Arlon. Servais livre d'ailleurs une très belle vue de la ville depuis les remparts (planche 101). Les exemples sont nombreux. Le plus parlant est sans doute son tout dernier diptyque, toujours dans la collection Aire Libre des éditions Dupuis, consacré à l'histoire de l'abbaye d'Orval. Une œuvre qui montre à quel point l'auteur pense son environnement comme un canevas scénaristique. Mais Servais est l'arbre qui cache la forêt... et les belles pierres.

Nombre d'auteurs wallons se sont inspirés de leur environnement. Et parmi eux, combien n'ont pas cédé aux charmes du patrimoine qui les environnaient ? Bien entendu, Macherot, le père de Sybiline et de Chlorophylle a préféré l'observation des bocages et des étangs de ses environs verviétois à celle de l'abbaye de Stavelot. Mais l'ensemble de son œuvre est marqué par le traitement animalier (en dehors de Clifton, son détective so british...). Sans doute en aurait-il été autrement si ce grand poète avait choisi de conter des histoires humaines. Pour autant, l'une des histoires de Chaminou, un autre de ses héros, emprunte partiellement son titre au dialecte wallon. *Chaminou et le Khrompire* fait en effet allusion au cromptire, autrement dit la patate !

La Wallonie et ses châteaux.

Dès l'âge d'or de la bande dessinée, certains lieux – et personnages - du patrimoine wallon donnent lieu à des adaptations plus ou moins romancées. Le plus utilisé dans les années 50-60 est sans conteste Godefroy de Bouillon. Qu'il s'agisse des aventures médiévales dessinées par le couple belge Liliane et Fred Funcken (auteurs du Chevalier Blanc et de Capitan pour n'en citer que deux) ou de celles créées par Sirius (le père de la série historique Timour), voire de celles de Craenhals à travers la série qu'il démarre en 1966, Chevalier Ardent (on se souvient notamment des *Loups*

de Rougécogne, un nom qui sonne bien de chez nous), les châteaux ardennais, celui de Bouillon en tête, ont su inspirer nombre de récits. Y compris le magnifique *Châtiment de Basenhau*, l'une des aventures de Johan et Pirlouit dessinée par Peyo. Quand ce n'est pas de la science-fiction ! Ainsi, le premier album (Dupuis, 1973) de la série Khéna et le Scrameustache, de Gos, nous propose un château en ruine qui a des formes bien wallonnes ; l'histoire s'appelle pourtant *L'héritier de l'Inca* !

Souvent, les ruines des anciennes forteresses ardennaises et leurs légendes ont été revues à la sauce franco-belge. Il faut se souvenir que lors des grandes années des magazines Spirou et Tintin, entre 1960 et 1975, il est de bon ton de planter le décor d'une bande dessinée dans une sorte de France non définie. Ainsi, les nombreux lecteurs français du magazine ne sont pas dépaysés. C'est ce qui explique que Boule et Bill ne vivent pas leurs aventures à Bruxelles, pas plus que la Ribambelle. Que le journal qui emploie Ric Hochet, La Rafale, est français. De même que celui qui emploie Marc Dacier, le reporter globe-trotter d'Eddy Paepe. Natacha ne fréquente Liège, la ville de son créateur Walthéry, que pour quelques initiés reconnaissant ici ou là l'un ou l'autre élément de décor. Pourtant, à mieux y regarder, on trouve dans les albums de la belle hôtesse de l'air des vues de Charleroi, de la cathédrale Saint Aubin de Namur ou même... des bateaux-mouches remontant la Meuse à Dinant. Le détective Gil Jourdan évolue plus souvent en Bretagne qu'en Wallonie, certes. On peut cependant se demander dans quelle mesure la majesté des ruines de l'abbaye de Villers-La-Ville n'a pas inspiré Tillieux dans la réalisation des décors des *Moines Rouges*, même si l'idée de l'histoire est née d'une anecdote racontée à l'auteur par un de ses amis habitant près de Caen.

C'est évident, l'imaginaire de bien des auteurs belges de l'époque tient aux lieux qu'ils ont fréquentés ou visités enfants ou adolescents. Hergé n'a-t-il pas montré la voie, lui qui a fait de Moulinsart un demi Cheverny alors même que le nom de ce château n'est que l'inversion d'un lieu-dit de Braine-L'alleud, Sart-Moulin ? Et puisqu'on parle de château, Franquin lui-même s'inspire d'un lieu bien réel pour créer celui de Champignac. Celui-ci est bien de chez nous. Il s'agit du château de Skeuvre, à Natoye, en province de Namur.

De la pierre au métal.

Alors, les pierres et la bande dessinée : une affaire de châteaux et d'abbayes, sans plus ? Que nenni ! On le sait, tant Hergé que Jacques Martin utilisaient des lieux qu'ils avaient sous les yeux pour certains de leurs décors, à commencer par le charmant village brabançon de Céroux-Mousty, qu'ils connaissaient l'un et l'autre. Chez Hergé, il n'est pas rare de croiser ces fermes en carré (Céroux-Mousty, encore !) ou ces chemins pavés entre les champs, typiques du Brabant Wallon. Mais surtout, on ne peut imaginer le patrimoine wallon uniquement à travers ses pierres. Le métal, le passé industriel, ont façonné le paysage et sont autant de sources d'inspiration.

S'il n'existe pas, en bande dessinée, d'équivalent au cinéma des frères Dardenne, on trouve toutefois des récits ancrés dans des paysages industriels. Par exemple, le très récent diptyque du Liégeois Denis Lapière et du Carolo (d'origine) Olivier Grenson : *La femme accident*, chez Dupuis. Sans nous emmener jusque dans la

thudinie profonde (et dans ses paysages plus bucoliques), le dessinateur nous promène entre canal et Sambre, de friches en terrils. L'Association, maison d'édition française, publie l'une des créatrices les plus intéressantes de la dernière décennie, Dominique Goblet, pionnière des éditions Frémok et du renouveau de la bande dessinée francophone belge. Dans le très troublant album autobiographique *Faire semblant c'est mentir*, l'auteure revient sur lieux de son enfance, dans la banlieue de Charleroi. Plus confidentiel, peut-être, l'album *La Ville Rouge* de Michaël Matthys, paru quant à lui au Frémok, nous plonge dans une sorte de roman-photo hallucinatoire à cœur de Charleroi. Dessinée à l'aide de sang de bœuf récupéré dans les abattoirs de la ville, il s'agit sans doute d'une des œuvres de bande dessinée les plus fortes de ces dernières années sur le rapport d'un auteur à sa cité.. Et auparavant, ce dessinateur novateur avait déjà réalisé un reportage à l'aquatinte, *Moloch*, toujours au Frémok, à l'usine CDC de Cockerill. C'est dire si le patrimoine industriel l'intéresse.

Bien avant eux, la mine, parfois détachée de son contexte, inspire les aventures de La Patrouille des Castors, dans *La Bouteille à la mer* (Mitacq/Charlier, 1959) et *Sur les pistes incertaines* (Mêmes auteurs, 1990). Ou encore *Retour au pays noir* de Jan Bucquoy et Hernu, paru chez Deligne en 1982, du temps où l'actuel cinéaste provocateur se consacrait presque exclusivement à une bande dessinée volontiers politique. Plus proche de nous, le Lyonnais Lax vient de conclure le diptyque *Le Pain d'Alouette*, paru en 2010 et 2011 chez Futuropolis, dont l'action se passe en partie dans le bassin houiller. Mais on peut supposer que l'auteur, qui place son récit autour des débuts de Paris-Roubaix, s'est ici davantage inspiré des sites miniers du Nord de la France.

Les villes wallonnes au cœur de la bande dessinée.

S'il n'est pas rare de croiser de-ci de-là une image de Namur ou de Charleroi dans une bande dessinée, c'est sans doute Liège qui est la plus présente des villes wallonnes dans les ouvrages du neuvième art. Curieusement, l'un de ceux qui l'a le mieux représentée est plus connu pour ses récits africains, c'est Jean-Philippe Stassen, auteur du *Bar du Vieux Français*, de *Déogratias* ou encore des *Enfants*. Dans *Louis Le Portugais* – et dans une certaine mesure aussi dans *Thérèse* (tous deux parus chez Dupuis) – il raconte en dessin sa ville natale, s'éloignant des clichés – Le Carré, Le Perron, le palais des Princes-Evêques – pour mieux capter l'essence des quartiers les moins favorisés mais les plus attachants de son ardente cité. Liégeois d'adoption – il est originaire de Charleroi –, Joe G. Pinelli travaille quant à lui durant les années 80 et 90 sur l'autofiction à travers plusieurs trilogies (dont *La Dinde Sauvage*) parues chez l'éditeur français PLG qui montrent elles aussi quelques facettes quotidiennes de Liège. Notamment l'académie où il enseigne la bande dessinée en cours du soir. Bien plus tôt, Mittei, originaire de Cheratte, dont une bonne partie de la carrière se résuma à faire des décors pour les autres, plaçait volontiers les histoires de son héros Bonaventure (fin des années 70) dans les rues de Liège qu'il connaissait si bien.

Des pierres, du métal et des mots.

Au-delà des signes visibles d'emprunts aux paysages et usages wallons - et le moindre n'est pas de voir les Joyeux Turlurons de Hergé dans *Tintin et les Picaros* ressembler comme deux gouttes d'eau à des gilles de Binche croisés avec des Blancs-Moussis de Stavelot -, il est un élément de patrimoine que l'on ne peut saisir que dans le texte. Le dialecte wallon est en effet présent dans bien des bandes dessinées de manière à peine voilée. Sans pour autant s'affirmer comme tel. Ainsi, une longue tradition initiée par Hergé perdure grâce aux albums du Marsupilami. Batem, qui a repris le personnage de Franquin, perpétue une habitude également reprise par Walthéry, celle de créer des idiomes tribaux imaginaires à partir du wallon. Depuis plusieurs décennies, en effet, le langage tribal de « sauvages » utilisé dans la bande dessinée d'humour est en effet inspiré du wallon. Ce qui permet à certains lecteurs de mieux le comprendre que d'autres... On ne le leur reprochera pas !

Dans le même ordre d'idées, plusieurs récits dessinés par François Walthéry ont eu les honneurs d'une traduction en wallon. Ce n'est pas par hasard. *Le Vieux Bleu* et *Les aventures de Tchantès* sont éminemment ancrés dans ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine immatériel. Le premier raconte les aventures d'un colombophile, sur un scénario du Raoul Cauvin. Le second, faut-il le dire...rend compte des aventures du plus illustre des Liégeois ! Sans compter les histoires du P'tit Bout d'Chique, un gamin tout droit sorti du pays de Liège.

De la Gaume à la Fagne.

Cet article s'est ouvert sur la Gaume de Jean-Claude Servais. Il ne peut que se refermer sur la Fagne de Comès. Auteur de *Silence* en 1979, de *La Belette* en 1981 ou encore de *L'Arbre Cœur* en 1988, ce fils spirituel d'Hugo Pratt a su, mieux que personne, placer les paysages, les usages et les fermes de sa région natale dans chacune de ses bandes dessinées. Profondément rural et cependant souvent philosophique, son univers est indissociable de la Fagne où il vit toujours. A quelques pas de là, René Hausmann, illustrateur verviétois d'un immense talent, dessine le petit peuple de la forêt depuis des décennies avec un égal bonheur, s'inspirant de tout l'imaginaire des légendes de son enfance. Et même s'il n'en est pas la copie exacte, on se demande si le château du Prince des écureuils (Dupuis, 1998) ne doit pas une partie de son incroyable silhouette à celui de Reinhardstein.

Thierry Bellefroid